

UN NOUVEAU CURCULIONIDE NUISIBLE, EN FRANCE, L'OTIORHYNQUE DORÉ (Col. Curculionidae)

par Gaston TEMPERE et Jacques ANGLES

Le Charançon pour lequel nous proposons, en vue de l'usage courant le nom d'Otiorhynque doré, est *Otiorhynchus aurifer*, décrit en 1843 par Boheman. Cette espèce n'est pas bien difficile à reconnaître, parmi la centaine d'autres, du grand genre *Otiorhynchus*, qui sont connues de France.

Sa taille est comparativement avantageuse, la moyenne de la longueur du corps, *rostre compris*, étant voisine de 11,2 mm. Cette taille est d'ailleurs variable, pouvant atteindre 13,5 mm et, inversement, ne pas dépasser 9 mm. La forme générale est relativement allongée, du fait que le prothorax est presque aussi long que large et que l'arrière-corps est 1,4 fois plus long que large. Le rostre montre une carène médiane, bifurquée en avant. Les antennes, déliées, ont les deux premiers articles du funicule allongés, subégaux, les cinq suivants, bien plus courts, mais tous plus longs qu'épais. Le pronotum est finement et assez régulièrement granulé. Les stries des élytres sont bien visibles, nettement ponctuées.

O. aurifer étant un *Otiorhynchus* au sens strict, ses fémurs sont tous dépourvus d'une épine ou dent quelconque. La coloration des téguments est d'un brun presque noir. Les élytres montrent un revêtement irrégulier, marbré, constitué par des squamules allongées, au moins en partie à reflet métallique cuivreux-doré ou verdâtre.

Otiorhynchus aurifer est un insecte d'Europe méditerranéenne. Les divers auteurs qui en ont fait mention le signalent d'ex Turquie d'Europe, de Yougoslavie, d'une grande partie de l'Italie, Sardaigne et Sicile comprise. En ce qui concerne la France, *O. aurifer*, jusqu'à une date récente, n'était connu que de la Corse, où il semble avoir été largement répandu, sans jamais être abondant dans ses localités. On le capture généralement en battant des buissons ou de petits arbres. J. PERICART (L'Entomologiste, 1956), a noté l'avoir pris sur Chêne-vert, ainsi que sur Pommier, ajoutant : "Espèce vraisemblablement polyphage et peut-être nuisible aux arbres fruitiers"; supposition très pertinente, comme nous allons le voir.

Aujourd'hui, *O. aurifer* fait partie de la faune française continentale, importé, selon toute probabilité, de Corse ou plutôt d'Italie. La première capture venue à notre connaissance a été faite par A. SOLA, dans les Alpes-Maritimes, à Cagnes-sur-mer, le 29 février 1976; une douzaine d'individus se trouvaient rassemblés sous l'écorce d'un Peuplier mort. Cette même année, un exemplaire a été trouvé dans un jardin des environs immédiats de Marseille. D'autres captures ont suivi, par un ou deux individus, encore à Marseille, en août 1977, septembre 1980 et septembre 1981. Nous devons à G. MORAGUES la connaissance de ces captures dans les Bouches-du-Rhône et les Alpes-Maritimes, ainsi que la communication de certains exemplaires.

Enfin, en 1982, l'un de nous (J.A.) découvrait *O. aurifer* dans le Gard, à Marguerittes, près de Nîmes. Quelques individus cette première année, puis en grand nombre en 1983, dans des jardins, se nourrissant principalement des feuilles du Laurier-Cerise. Nous ne connaissons pas le cycle vital complet et précis d'*O. aurifer*. Nous pouvons toutefois penser qu'une partie des imagos qui ont été actifs durant la belle saison passe l'hiver sous cet état adulte, après s'être retirés dans des abris divers, tels que des écorces en partie détachées, comme dans le cas de la première capture signalée ci-dessus.

C'est au printemps, en mars-avril 1982 que l'un de nous a trouvé les premiers exemplaires du Gard, dans un tas de bois de Saule destiné au chauffage. La sortie massive de l'Otiorhynque s'est produite surtout, en 1983, au mois de juin. L'examen des insectes alors actifs montre qu'il y a mélange de deux sortes d'individus. Certains ont des téguments fortement sclérifiés, durs; ils montrent assez fréquemment des mutilations portant sur les antennes ou les tarses.

Ce sont là, évidemment, des insectes qui, éclos l'année précédente, ont passé l'hiver à l'état d'imagos. Le reste de la population est constitué par des individus plus ou moins immatures, aux téguments encore plus ou moins mous; leurs ély-

tres, de ce fait, sont facilement déformables sous une pression. Il paraît logique de penser qu'il s'agit ici d'individus récemment éclos, après avoir passé l'hiver en terre, à l'état de larve ou de nymphe.

Un fait des plus importants à souligner est que l'examen d'un grand nombre d'individus d'*O. aurifer* ne nous a pas permis de déceler un seul mâle. La population de Marguerittes est donc soumise à une spanandrie très poussée, sinon absolue; la reproduction y est nécessairement parthénogénétique, ce qui, d'après ce que montrent d'autres Otiiorhynques, semble favorable à la pullulation de l'Insecte, donc à sa nuisance, puisque, nous allons le voir, il peut s'attaquer à divers végétaux cultivés.

Sur le plan de son comportement, nous avons pu constater que, comme le plus grand nombre d'Otiiorhynques, l'Otiiorhynque doré est un insecte d'activité nocturne, se nourrissant alors et restant au repos de jour, soit simplement dissimulé dans le feuillage des plantes attaquées, soit sous un abri voisin, temporaire. Lors de la préparation à ce temps de repos, comme, ainsi que la capture de Cagnes permet de le penser, lors de celle à la diapause hivernale, l'insecte montre un instinct grégaire. Dans les élevages en bocaux, on voit, durant la journée, les Otiiorhynques rassemblés en groupes serrés, soit au fond du récipient, soit sous la toile métallique qui le recouvre.

De la ponte et de la larve, nous ne pouvons rien dire, n'ayant pas eu, jusqu'ici, la possibilité de les observer. Ce que l'on sait d'autres espèces dont la biologie est bien connue, permet seulement de supposer que les femelles de l'année précédente se mettent à pondre un certain temps après leur émergence. Celles qui sont écloses au printemps pondent certainement plus tard ou même attendent l'année suivante pour ce faire. La larve vit, évidemment, en terre, s'y nourrissant de racines et l'insecte passe l'hiver soit sous cette forme larvaire, soit sous celle d'une nymphe.

Il nous reste à dire ce que nous savons, sur la question, de toute première importance, du régime alimentaire d'*O. aurifier*, après avoir noté qu'Hoffmann, dans sa Faune de France (l'espèce n'y étant naturellement indiquée, pour la France, que de la Corse), dit, à son sujet: "Mœurs inconnues". Notons aussi que dans le grand traité d'Entomologie appliquée à l'Agriculture, dirigé par A. Balachowsky, Tome I, 2ème volume (1963) A. Hoffmann et collaborateurs, qui ont rédigé les pages qui traitent des Curculionides, font mention de trente-cinq espèces d'*Otiiorhynchus*, plus ou moins nuisi-

bles, de la région paléarctique occidentale, quinze de ces espèces appartenant à la faune française. *O. aurifer* ne figure pas parmi ces 35 espèces.

Nous dirons d'abord qu'*O. aurifer*, comme le plus grand nombre des Otiiorhynques dont les atteintes nutritives ont pu être observées, attaque les feuilles, le plus souvent, par leur bord, déterminant une échancrure aux contours arrondis, plus ou moins étendue selon la durée de la prise de nourriture. Mais, sur Laurier-Cerise, se voient aussi, fréquemment, des attaques faites en plein limbe et plus ou moins loin des bords de la feuille, par l'une des faces de celle-ci. Ce sont alors des perforations complètes, régulières, subcirculaires, dont le diamètre varie en gros, de 3 à 10 mm.

A Marguerittes, l'arbuste de prédilection de l'Otiiorhynque est le Laurier-Cerise ou Laurier-Amande, qui y est très utilisé pour constituer des limites entre les jardins. En 1983, les dégâts commis par l'insecte ont été assez importants pour alerter et inquiéter les propriétaires. Mais l'insecte, polyphage dans les limites d'une famille, attaque très volontiers d'autres Rosacées ligneuses, à feuille pratiquement glabre: Rosier, Pêcher, Cerisier, Prunier, Poirier. Nous avons noté encore des attaques des feuilles d'une Aubépine, de celle d'un Fraisier, du Framboisier, du Cognassier; ces trois dernières n'ayant été que goûtées, probablement du fait de leur pubescence plus ou moins importante. Il suffirait que l'Otiiorhynque doré fût nuisible aux seules Rosacées, pour qu'il soit un insecte à redouter. Mais, plus que polyphage, il est euryphage; cela nous a été montré par des attaques très sérieuses des feuilles de l'Arbousier, du Lilas et des Troènes, du Noyer, des Fusains d'Europe et du Japon, de la Passiflore bleue. A un moindre degré, ont été plus ou moins mangées celles du Laurier-Tin, de l'Erable Negundo, du Lierre, du Lagerstroemia, du Jasmin de Virginie (*Campsis*), du Laurier-sauce, du Marronnier d'Inde, du Grand Lupin; certaines de ces plantes, à vrai dire, n'ont été que goûtées, l'insecte n'ayant apparemment pas insisté.

Ce que nous avons observé et qui vient d'être exposé, peut être résumé ainsi: euryphage, l'Otiiorhynque doré est capable de s'attaquer, pour se nourrir, à des Spermaphytes de familles diverses et bien séparées dans la classification. Il semble toutefois (cela restant à confirmer et à préciser) que ses préférences vont aux végétaux ligneux, arbustes et arbrisseaux. Il paraît être repoussé par ceux dont les feuilles sont plus ou moins pubescentes. Il était intéressant, voire capital, sur le plan pratique, de savoir comment notre Otiiorhynque, qui amorce une pullulation

dans une région où la culture de la Vigne a une grosse importance, se comporte vis-à-vis de ce végétal. A cet égard, ce que nous avons pu voir pose un problème dont nous ne voyons pas la solution. En effet, dans le Gard, à Marguerittes, l'un de nous a constaté que les feuilles et de jeunes grappes de la Vigne à Muscat pouvaient être attaquées. Mais d'autre part en Gironde, en captivité, des feuilles de vigne, les unes assez villeuses à la face inférieure, mais d'autres presque glabres, n'ont été nullement entamées. Ce résultat négatif n'étant pas dû à un manque d'appétit des insectes en expérience, puisque mis en présence de feuilles de Vigne, de Troène et de Noyer, les deux dernières étaient largement mangées, celles de la Vigne restant indemnes.

Un fait du même ordre nous a tout autant surpris, car il est remarquable. A Marguerittes, les feuilles du Laurier-Cerise ont constitué, dans les jardins, en 1983, la principale nourriture de l'Otiorhynque doré; les feuilles de cet arbuste y sont souvent très largement dévorées. En Gironde, en élevage, les feuilles de la même plante sont, le plus souvent délaissées. Au plus peut-on voir de minimes entames sur les bords du limbe. Il semble évident que l'insecte refuse de se nourrir de ces feuilles, soit après un léger essai, soit même sans y toucher. Dans ce cas étrange d'un comportement très différent dans les deux situations, un semblant d'explication

vient à l'esprit, qui n'est qu'une hypothèse que l'intervention de la chimie analytique pourrait facilement confirmer ou infirmer: n'est-il pas possible que le double comportement de l'insecte ait pour cause une nette différence entre les feuilles des deux localités, quant à leur richesse en prulaurasoside générateur d'acide cyanhydrique?

Quoi qu'il en soit exactement de ce qui a été consigné dans les pages qui précèdent, il reste que l'Otiorhynque doré est un insecte à surveiller, afin d'éviter, si cela est possible, qu'il devienne une nouvelle « peste », s'ajoutant à la liste, déjà trop longue, de celles contre lesquelles l'Agriculture a à se défendre. *In fine*, nous signalerons qu'à Marguerittes, avec *O. aurifer*, a été recueilli, en un nombre bien moindre, *Otiorhynchus meridionalis* Gyllenhal, de taille plus faible, entièrement noir et pubescent. Il s'agit, là encore, d'une espèce euryphage, avec préférence pour les Oléacées. Dans le Midi, elle s'attaque à l'Olivier et au Jasmin. En Région Parisienne, où elle a vraisemblablement été importée, elle a fait parfois quelques dégâts dans les pépinières de Lilas et de Troènes.

G.T. : 258, cours du Général de Gaulle
33170 GRADIGNAN

J.A. : 1 rue du Trident
30320 MARGUERITTES